

LE DRAPEAU DU NORD

5 CENTIMES

5 CENTIMES

Bureaux LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE - TÉLÉPHONE: 572 - POUR PARIS: 5, rue Bayard, 5



ADVENIAT REGNUM TUIUM
Nous vous reconnaissons comme votre souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Dieu protège la France!

LA Bataille de la Delle

Ce que nous sommes convenus d'appeler la « bataille de la Delle » a commencé dimanche.

Elle a continué depuis, d'un côté ou de l'autre, avec des alternatives plus ou moins marquées d'accalmie et de violence.

Nous écrivons ces lignes au soir du cinquième jour. Toute l'après-midi le canon a fait rage dans une direction assez lointaine. En ce moment, dans la gloire empourprée du soleil couchant, le tonnerre grondait s'élevant en s'éloignant.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si ces opérations militaires nous ne nous valent pas un succès plus ou moins éclatant, et en serions-nous largement pourvus.

Alors, nous ne dirons rien, absolument rien de nos troupes et de leurs mouvements en dehors des renseignements fournis par les communiqués officiels.

Nous nous en tiendrons à la consigne que nous donnait le général Franchet d'Espèrey avant son départ : pour la campagne, comme il disait gentiment : des mouvements de l'ennemi dites tout ce qu'il vous plaira ; de ceux de nos troupes pas un mot.

Donc, vers la fin de la semaine dernière, on commençait à signaler des alentours de Tournai, Asq, Lannoy, Roubaix, Tourcoing, Halluin, des apparitions de uhlans, venant par petites troupes et s'enquérant de la présence de soldats français dans les environs.

Mauvais signe : ces visiteurs « indéterminés » annoncent toujours l'arrivée prochaine de forces ennemies.

Le but de leurs reconnaissances est de lécher le terrain.

En effet, dès samedi, tout le corps d'armée allemand dont nous avons signalé la composition et le point de départ, était échelonné le long de la frontière de Tournai à Menin, dans le but de pénétrer en France.

En comprend qu'une telle « masse de troupes », selon l'expression du « Communiqué », ne peut s'avancer par un seul chemin. Elle doit partager en colonnes qui, par des voies distinctes, accomplissent une marche concentrique vers le but stratégique qui leur est assigné.

Aussi, le corps allemand s'est-il mis en route en trois grosses colonnes.

L'une est partie du secteur Tournai-Lannoy-Lille.

La seconde, partant du secteur Herbeux-Mouscron-Menin a passé par La Marlière et Tourcoing, par Halluin et le mont d'Halluin, par Bousbecque, Comines, etc., suivant sensiblement la rive droite de la Lys. Ce sont les troupes de cette colonne qu'on a vues à Wambrechies, à Quenoy-sur-Delle, à Deulémont, Warneton, etc.

La troisième colonne, la plus importante, est partie de Courtrai, et s'est avancée par voies de fer et de terre à travers les territoires situés sur la rive gauche de la Lys, passant même par Ypres vers un secteur de la frontière française qu'on ne nous a pas permis hier de désigner, mais que tout le monde — même l'état-major allemand ! — est à même de connaître en jetant les yeux sur une carte de deux sous.

nant prendre possession de Lille, ville ouverte. Pour cela ses chefs ne trouvaient rien de plus commode et de plus rapide que d'embarquer leurs troupes dans ce fameux train qui, parti de Tournai, recueillit les ovations de nos braves populations s'imaginant acclamer des Anglais.

Le train serait entré triomphalement en gare de Lille, au prétexte à temps, l'auto-rité militaire ne l'aurait fait arrêter sur un embranchement près du Pont de Fives.

Furieux et surpris de se voir accueillis par des troupes qui étaient providentiellement de passage et qui étaient accourues à leur rencontre, les voyageurs du fameux train entrèrent la fusillade éperdue dont la gare et ses abords furent le théâtre.

Ce pendant les deux autres contingents, qui s'avancèrent paisiblement par les routes Asq-Lille et Lannoy-Lille par étapes mathématiquement réglées de manière à atteindre les approches de la ville en même temps que le train, furent prévenus que si Lille était effectivement ville ouverte, comme l'indiquait leur carnet de route, ses abords n'offraient pas une hospitalité très accueillante.

Assistés, elles prirent leurs positions de combat pour soutenir le contingent de la gare de Lille sur Fives.

Les canons Fiers-Lille stabilisèrent quelques canons entre Fiers et Mons-en-Barrois.

Certaines de ces canons restèrent étrangers à l'action, mais d'autres battirent le grand boulevard où deux obus explosifs et deux schrapnells firent des dégâts importants aux nouvelles constructions du boulevard Carnot près de l'église Saint-Maur.

C'est ce groupe aussi qui envoya les quelques obus qui tombèrent soit dans la Delle, soit dans le quartier du Pont-Neuf, soit sur l'Hôtel de ville.

L'affaire fut assez chaude de ce côté. Mais, vers quatre ou cinq heures, le contingent de Fiers et Mons-en-Barrois, qui les jours précédents des deux colonnes qui étaient restés sur l'arrière front tout à

coup volte-face et repartirent au galop l'un vers Lannoy et l'autre dans la direction d'Asq.

Quant aux troupes combattantes, celles qui venaient de Lannoy furent bientôt se replier à leur tour et furent vivement poursuivies vers Fiers, Annapes-et-Hem.

Entre-temps, le détachement venant d'Asq prit position à Hellemmes-Fives pour entrer en action avec les « voyageurs du train » et le troisième contingent.

Il installa aussi quelques canons qui firent de graves dégâts et dont quelques obus s'égarèrent jusqu'en Lille, dans le quartier de la rue de Cambrai.

De plus les forces importantes de ce contingent prirent aussi position à Lesennes, Ronchin, etc. C'est elles qui, renforcées sans doute, par d'autres troupes dont elles n'étaient que l'avant-garde, livrèrent bataille dimanche et lundi, dans un rayon comprenant Lesennes, Ronchin, Lesquin et les environs de Fiches.

On sait le résultat. L'ennemi vivement attaqué et décliné par notre artillerie dut abandonner ses positions et, vivement poursuivi, battre en retraite vers la frontière.

On estime que plus de mille Allemands furent tués ou blessés pendant ces quelques jours.

Tel fut le sort provisoire de la première colonne du corps allemand : celle qui avait pour objectif d'occuper Lille, d'en faire une base de ravitaillement et de continuer sa route vers une destination que nous ne pouvons pas encore indiquer.

Le lecteur comprendra et excusera le vague de cet exposé, écrit d'une plume hésitante parce que prudente. Mais il a maintenant quelques idées d'ensemble qui lui permettront d'apprécier et de rattacher à l'une des trois colonnes dont nous avons donné le tracé, les événements et incidents qui fourniront au jour le jour nos chroniques.

La Guerre

La situation

Examinons-la avec sang-froid, nous abstrayant de toutes les émotions locales et régionales.

D'abord, calme à peu près complet au centre — qui n'existe plus pour ainsi dire que de nom — et où nous avançons encore.

À l'est, en Lorraine, échecs et recul de l'ennemi.

Au nord de l'Aisne, à la naissance de ce qui s'appelle encore notre gauche et qui sera bientôt la droite de notre front Noyon-Lille, l'ennemi désempalé Paul pour envoyer quelques échelons à Pierre dans notre région.

Entre Somme et Oise nous avons repris le terrain perdu le jour où le Gouvernement repoussa le militarisme qui eût suspendu les lois de laïcité en associant officiellement la France aux prières publiques dites en Angleterre et en Russie.

L'ennemi est toujours en force dans la région de Roye où le Kaiser veut à tout prix faire tomber une trouée. Nos admirables soldats y sont aussi en force et en viguerie enthousiaste.

Le Communiqué s'occupe explicitement de ce qui se passe dans le Nord.

Au nord d'Arras, c'est-à-dire, dans la région à l'est de Lens et de La Bassée, l'action dont nous avons entendu les bruyants échos « se déroule dans de bonnes conditions pour nous ».

Pour qui sait lire, cela veut dire : très bien.

De plus, l'ennemi « a reculé sur certains points ». Nous savons tous, n'est-ce pas, quels sont ces points.

Enfin, les « masses de cavalerie allemande » très importantes, signalées aux environs de Lille et précédant des éléments ennemis qui font mouvement par la région située au nord de la ligne Tourcoing-Armantières, ces masses, dis-je, dont parlait le Communiqué d'avant-hier, ont poussé leurs « opérations presque jus- qu'à la mer du Nord ».

Mais notre cavalerie y opère aussi. Nous pouvons être tranquilles.

A NOTRE AILE DROITE, RIEN A SIGNALER.

A NOTRE AILE GAUCHE

DANS LA RÉGION DU NORD, L'ENNEMI N'VA PROGRESSÉ NULLE PART ET A RÉGULIÈREMENT AU NORD D'ARRAS, L'ACTION SE DÉROULE DANS DE BONNES CONDITIONS POUR NOUS.

LES OPÉRATIONS DES DEUX CAVALERIES SE DÉVELOPPENT MAINTENANT PRESQUE JUSQU'À LA MER DU NORD.

ENTRE LA SOMME ET L'OISE, DANS LA RÉGION DE ROYE, L'ENNEMI EST TOUJOURS EN FORCE, MAIS NOUS AVONS REPRIS LA MAJEURE PARTIE DES POSITIONS QUE NOUS AVIONS DU CÔTÉ.

AU NORD DE L'AISE, LA DENSITÉ DES TROUPES ALLEMANDES SEMBLE AVOIR DIMINUÉ.

AU CENTRE ENTRE REIMS ET LA MEUSE, RIEN A SIGNALER.

SUR LES HAUTS DE MENNE, ENTRE VERDUN ET SAINT-MIHIEL, L'ENNEMI A RÉGULIÈREMENT AU NORD D'ATTONNATEL, IL TIENT TOUJOURS SAINT-MIHIEL ET QUELQUES POSITIONS AU NORD DE SAINT-MIHIEL SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE.

EN WOEVRE, LES VIOLENTS ATTAQUES QU'IL A TENTÉES À L'OUEST D'APPREMENT ONT ÉCHOUÉ.

A NOTRE AILE DROITE (Lorraine et Vosges) PAS DE MODIFICATION.

EN RUSSIE SUR LE FRONT DE LA PRUSSE ORIENTALE, L'OFFENSIVE RUSSO CONTINUE. DES COMBATS TRÈS VIFS SE LIVRENT SUR LA FRONTIÈRE À L'OUEST DE SUWALKI.

L'élan des troupes françaises

Londres, 8 octobre. — Un communiqué du bureau de la presse fait l'éloge du courage et de l'élan des troupes françaises dans les violents combats au nord de l'Oise et à Lens.

Le communiqué dit que la situation générale est satisfaisante. (Havas).

Des hommes de 53 ans servent dans l'armée allemande

On vient d'enterrer dans un cimetière de Lille un soldat de l'armée allemande, décédé dans une ambulance de Lille.

Cet homme, nommé Christophe Harder, décédé le 5 octobre 1914, était âgé de 53 ans, ainsi qu'en témoignent les pièces d'identité trouvées sur lui.

Encore un prince allemand blessé

Le « Petit Parisien » annonce, d'après un communiqué de Vienne, que le Prince Frédéric, troisième fils du Roi de Bavière, a été blessé à la cuisse gauche.

De quoi dépend le sort de l'Allemagne

Les irritations cordées aux hommes d'État de la nation a été affichée récemment dans les rues de Londres, pour qu'ils s'en rendent dans l'armée jusqu'à ce que les Allemands se rendent.

L'avis est salués car beaucoup de signes démontrent que les Allemands n'en ont pas encore assez. A présent, leurs vigoureuses opérations terrestres sont fort audacieuses.

Le général de Moltke vient d'être remplacé par le major général von Voigt-Retzlitz à la tête du premier corps allemand. C'est le général Wolff qui lance. Or, nous savons que l'on ne remplace pas plus un général victorieux qu'un cordon bleu qui fait de bonne cuisine.

Le dernier communiqué officiel allemand, transmis par le télégraphe sans fil et intercepté en Angleterre, est muet sur les opérations en France.

Un télégramme de New-York au « Daily Telegraph » dit que Guillaume II, atteint d'une grave insomnie, passe toutes les nuits blanches, que son attitude révèle une grande lassitude et une profonde dépression morale.

Le « Berliner Tageblatt » nous révèle que la maladie du prince Oscar de Prusse, le cinquième fils du Kaiser, est une maladie de cœur. Il en a été atteint en pleine bataille, en assistant à la déroute des troupes qui commencent et à la retraite qu'en faisaient les Turcs, et la crise a été si violente qu'il a dû être immédiatement transporté dans un hôpital. (Le « Figaro »).

PILLARDS ALLEMANDS devant le Conseil de guerre

Quatre soldats, faits prisonniers à la bataille de la Marne, ont passé devant un conseil de guerre français.

On avait trouvé en leur possession des objets qu'ils avaient volés dans les maisons pillées par eux.

Peter Schrick s'était emparé, en Belgique, d'une montre en or, chez des braves gens dont ses camarades incendiaient la maison.

C'est sur l'ordre de son officier, a-t-il déclaré.

Il fallait remettre ces objets à votre officier.

Il les aurait gardés pour lui.

Peter est condamné à la peine de mort. Joseph Weber avait en poche 500 fr. en billets de banque français.

Il prétend que c'est le prix de la vente à un paysan d'une voiture réglementaire qu'il devait abandonner.

AMÈRE DÉSUILLUSION

Sois un arabe, un grand jeune homme blond, les traits fins, un corps athlétique, se drape dans un manteau avec un air farouche. Il est sous-officier. Questionné, il conte sa brève histoire.

« J'étais dans les « Kasanraden » qui étaient tombés, je suis venu de Berlin par un train. Une heure après mon arrivée au Campesne on m'a mis dans une tranchée sur la ligne de feu. Il y avait à peine dix minutes que j'étais empuisé, que j'étais blessé par un obus de vos obus à répétition.

Comme on me transportait dans la tranchée, l'Allemand s'est remis, et recra la balle dans l'autre épaule. Je suis tombé. Je suis resté 36 heures au milieu des morts, les mêmes ont été, sous le feu de votre artillerie, obligés de se repaier. Les Français avancèrent et je fus pris !

Il a vingt ans, il est de l'active, son père est un gros négociant berlinois.

« J'interpellé, il y a trois jours, a fait paraître un ordre, par la garde : « Vaincre ou mourir ! » ajouta-t-il. Et on n'a pas vaincu.

« Puis-je être à 15 kilomètres d'ici, elle a été formellement interdite la Geste, hier matin et surtout hier soir !

« Ses yeux bleus me fixent longuement. Il veut dire quelques mots. Il reste d'une main sur sa ceinture, de l'autre sur son fusil. Il se penche sur ses camarades souffrants et reste muet. Le regard perdu. Sans doute, voit-il car il est instruit. L'écroulement formidable de votre la domination territoriale et prévoyait-il, maintenant qu'il est au milieu de nous et qu'il se rend compte, tout ce que le militarisme prussien accomplit de massacres et de fourberies pour conquérir cette guerre atroce. (Libre Parole)

LANDSWHER ET LANDSTURN dans l'armée allemande

Un « Meutrie » qui se trouve avec l'armée allemande écrit au Times :

« Il est évident que le plan primitif de l'Allemagne pour l'invasion de la Belgique et de la France consistait à faire passer les deux grandes armées, une pour l'invasion, l'autre pour l'occupation. La résistance belge et la perte de temps qu'elle occasionna rendit de nombreuses modifications nécessaires.

« L'armée envisagée devait être presque entièrement composée de l'active et des plus jeunes hommes de la force combattante, supportés par l'artillerie légère la plus moderne, devaient préparer le chemin pour les usubiers et les canons de siège destinés primitivement au camp retranché de Paris, et à isoler et réduire les villes fortifiées et les positions défensives solides, dont les garnisons devaient être écartées et acculées à la capitulation l'une après l'autre.

« De suite après l'armée d'invasion devait venir l'armée d'occupation, composée de landswher et de landsturn.

« La landsturn devait occuper les villes, les

forts, garder les lignes de communication, et former en cas de besoin, une grande masse de réserve ; mais les autorités allemandes ne croyaient pas qu'on aurait à les utiliser dans la ligne de feu.

« Or, l'armée d'occupation a eu à fournir sans arrêt des réserves devenues indispensables et les armées ont maintenant malades. L'artillerie lourde moderne a dû être détournée de son emploi primitif pour venir en aide à la landsturn habitée de bien, et dont les fusils Mauser datent de quarante ou cinquante ans, alors que l'artillerie de campagne est plus vieille encore.

« Destinés à garder des forts et des voies ferrées, ces hommes de 55 à 60 ans et au-delà sont maintenant en train de se battre tout comme les jeunes soldats.

« L'activité incessante des forces belges a rendu nécessaire pour les Allemands de garder des réserves importantes autour de leur base militaire de Liège. Cela a ajouté un souci très lourd aux soucis des stratégies allemandes, et il y a peu de jours, il y avait une grande concentration de troupes dans ce secteur important. Cent mille hommes destinés à renforcer les troupes de l'Aisne attendaient la fin de munitions et d'approvisionnement. Beaucoup de ces soldats tombèrent malades.

« En outre, il fallut envoyer deux ou trois divisions, avec des canons de siège contre Anvers.

« Dans les grands engagements (je ne parle pas des escarmouches ou des affaires d'avant-postes), l'infanterie, telle qu'on la comprend dans les autres armées, n'est pas destinée à dire pas. Les fantassins allemands ne sont que les supports des canons et des mitrailleuses. Chaque régiment d'infanterie possède 10 ou 12 mitrailleuses portées à bras d'homme, et, par conséquent, excessivement maniables.

« La possession de ces mitrailleuses a changé la tactique de l'infanterie allemande. La victoire ou la défaite individuelle a été sacrifiée à la plus des schrapnells, à des volées de coups de fusil tirés à une distance estimée par les officiers dans une direction donnée par eux, sans que le soldat visé. Espérant se trouver un chemin de cette sorte, l'infanterie avance en masses profondes. Le carnage qui est fait des fantassins allemands s'explique de cette façon.

« Dans les premiers combats, on ne semblait accorder aucune attention aux pertes énormes subies. Mais le moral des hommes en a été depuis très affecté. La perte en officiers a été terrible. A Liège, des régiments ont perdu 60 pour cent de leurs officiers.

Nous allons avoir des nouvelles de nos blessés

Le ministre de la Guerre vient de faire éditer des cartes postales destinées à donner régulièrement aux familles des nouvelles de leurs blessés.

Ces cartes sont envoyées abondamment pour les hôpitaux militaires et les ambulances seront expédiées aux parents dès l'arrivée du blessé. Elles mentionneront la gravité de la blessure et elles feront connaître aux familles les désirs du blessé.

Tous les huit jours, une nouvelle carte sera expédiée par le service de santé, dans les mêmes conditions. Elle spécifiera le nouvel état du blessé et les progrès qu'il fait vers la guérison.

Il est certain que cette innovation sera accueillie avec reconnaissance par les familles dont l'anxiété était augmentée jusqu'ici par le manque de nouvelles ou l'incertitude des renseignements donnés.

Il ne nous reste qu'à souhaiter que le ministère de la Guerre complète sa création par un service semblable concernant les disparus ou les prisonniers.

De nombreuses familles souffrent du manque de nouvelles des leurs et nous pensons qu'il vaut mieux leur dire la vérité, si cruelle soit-elle, que de les laisser dans l'angoisse.

Les Allemands autour de Lille

Ce n'est plus dans les environs immédiats de notre ville que les Lillois ont entendu le canon heurter.

De onze heures du matin à sept heures du soir, l'artillerie n'a pourtant pas cessé de donner. Dans ce concert ininterrompu, la voix bien reconnaissable de notre 75, d'ailleurs, dominait superbement.

D'où venait la canonnade ? On a donné comme probable la direction de Carvin. Cette version nous paraît la plus admissible. Et il n'est pas non plus invraisemblable que les notes aient pris un moment comme objectif de leur tir le bois de Phallemplein, où des forces allemandes, dit-on, s'étaient imprudemment concentrées.

On avait parlé d'une action autour de La Bassée. Des voyageurs, partis jeudi matin de cette ville, nous assurent qu'elle était calme.

Nous avons pu voir aussi des personnes qui avaient quitté Armentières jeudi après-midi, vers 2 heures. Elles nous ont assuré qu'il ne se passait rien de ce côté.

AUTOUR DU GRAND BOULEVARD

Laissons donc se dérouler au loin la grande bataille, sur laquelle, vraisemblablement, nous aurons bientôt toutes les précisions voulues, et portons-nous vers un coin de banlieue, plus facilement abordable, qui a reçu, ces jours derniers, la visite de l'ennemi.

C'est dimanche après-midi, vers 3 heures, que les Allemands, au nombre de plusieurs centaines, envahirent le grand boulevard de Lille-Roubaix-Tourcoing.

Ils installèrent quelques canons aux abords du dépôt des tramways Monk. Puis ils cherchèrent un emplacement pour leurs mitrailleuses. L'une d'elles fut postée dans le parc de l'hospice Wannechot, près du pont du chemin de fer ; une seconde, derrière une maisonnette occupée, à proximité, par le jardinier du même établissement.

oreilles et, plus morte que vive, arriva à l'hospice Wannechot.

Cela sauva la famille. Car, en voyant fuir la jeune fille, les Allemands persévèrent qu'il n'y avait plus personne dans la maison. Ils envahirent le modeste logis, s'éparpillèrent les meubles, mais ne songèrent point à visiter l'humble souper où, sous un lit, le père, la mère et leurs trois plus jeunes enfants se tenaient blottis, attendant la mort qui se vint pas.

De leur côté, les 40 vieux et vieilles, pensionnaires de l'hospice Wannechot étaient sur la ligne de feu. A chaque instant les balles venaient frapper les murs de leur maison. On les cache dans les caves, d'où ils ne purent sortir que vers 10 heures du soir, le danger étant définitivement conjuré.

LES RAVAGES DES OBUS ALLEMANDS Les canons ennemis étaient installés, les uns à Mons-en-Barrois, les autres, nous venons de le dire, près du dépôt des tramways Monk.

Le tir combiné de ces batteries fut dirigé vers La Madeleine et Lille. Contonons-nous de marquer les dégâts aux abords du nouveau boulevard.

de cette artère a été particulièrement abîmée par les éclats d'un obus qui, éclatant sur le trottoir d'en face, creusa un grand trou et éparpilla ses balles aux alentours. Des « noisettes » d'acier traversèrent même le boulevard et allèrent frapper les pensionnaires d'une maison.

Mme se trouvait dans sa cave. Sa bonne, qui était restée au rez-de-chaussée, reçut un morceau de verre derrière l'oreille, mais en fut quitte pour des contusions légères.

Un second obus vint briser les vitres du kiosque de tramways de l'avenue Saint-Maur.

Une troisième frôla les façades des nos 241 et 243, laissant sur les murailles l'empreinte de griffes profondes et de crachats de mitraille.

Un jeune homme, réfugié de Saint-Amand, traversait à ce moment le boulevard. Il n'eut point le temps de se graver. A cet instant un morceau de fonte, il se traîna quelques mètres jusqu'à l'entrée de la rue de la Prairie, où la mort le prit. L'un d'effrit, on l'enterrait avec trois de nos soldats.

Obus et balles pleuvaient toujours. Dana